

L'automne est la dernière saison

Nasim Marashi

L'autrice est une romancière, scénariste et journaliste iranienne née en 1984 (39ans). Publié en 2015, son premier roman « l'automne est la dernière saison » a remporté le prix Jalal Al Ahmad, l'un des plus prestigieux prix en Iran. Best-seller en quelques années, il est traduit en italien et en anglais. Il est publié en français en 2023. Le traducteur Christophe Balaÿ, professeur en langues et littératures persanes, est traducteur de nombreux auteurs de langue persane.

Avec beaucoup de poésie et de talent, Nasim MARASHI soulève la question du départ et de la liberté et rend les histoires d'amour et d'amitié qu'elle décrit, universelles. C'est un croisement entre le réel et l'intime, de l'histoire du quotidien et de la grande histoire.

*« Je me dis toujours que le livre sur lequel je travaille est peut-être le dernier.
Écrire en Iran est un combat »*

Trois amies, LEYLA, SHABANEH et RODJA s'efforcent de mener une vie libre dans le brouhaha des rues de Téhéran. Leyla, Shabaneh et Rodja sont à l'heure des choix. Trois jeunes femmes diplômées, tiraillées entre les traditions, leurs modernités et leurs désirs. Toutes trois sont brillantes. Elles se battent pour leur autonomie intellectuelle et financière. Le début du roman démarre par un chamboulement de taille dans la vie de Leyla, mariée à Misagh.

Leyla rêve de journalisme et de devenir libraire. Son mari, rencontré à l'université, pourtant aimant et attentionné, émigre seul au Canada. L'équilibre de leur amitié vacille. A-t-elle eu raison de ne pas le suivre et de rester ?

Shabaneh, vit avec ses parents et les aide à s'occuper de son petit frère, handicapé mental, auquel elle est très attachée. Elle travaille dans un cabinet d'architectes et a un soupirant Arsalan qui insiste pour qu'ils se fiancent. Il voit en elle une épouse parfaite. Toutefois Shabaneh n'est pas amoureuse, le trouve « ordinaire » et si peu romantique, qu'elle reste indécise et se réfugie dans ses livres. Comment démêler si elle l'aime, si elle peut abandonner son frère handicapé, alors qu'elle en est l'unique protection ?

Rodja, la plus ambitieuse est enseignante et s'est inscrite à un doctorat à l'université de Toulouse. Il ne manque que son visa, passeport pour la liberté. La solution est-elle toujours de partir ?

Rodja voit toutes ces jeunes filles à la croisée des chemins comme des monstres.

« On n'est plus du même monde que nos mères, mais on n'est pas encore dans celui de nos filles. Nos cœurs penchent vers le passé et notre esprit vers le futur. Le corps et l'esprit nous tirent chacun de son côté. On est écartelé. Si nous n'étions pas ces monstres à l'heure qu'il est, on serait chacune chez soi à s'occuper de nos enfants (...). On ne serait pas entrain de poursuivre des chimères ».

En un été et un automne, elles vont devoir se décider. D'espoirs et d'incertitudes et découragements, et de compromis en déconvenues, elles affrontent leurs contradictions entre rires et larmes, soudées par un lien indéfectible, qui soudain vacille tant leurs rêves sont différents.

« L'automne est la dernière saison » est une magnifique histoire d'amour et d'amitié, sensible et bouleversante, profondément ancrée dans la société iranienne d'aujourd'hui et prodigieusement universelle. Nasim Marashi brosse le portrait saisissant de la jeune génération dans l'Iran d'aujourd'hui.

Si dans ce roman, il n'est pas directement question du régime des mollahs et de la répression qui frappe la population, on sent bien la chape de plomb qui pèse sur les habitants, à commencer par ce choix binaire que tous sont appelés à faire, partir quand on peut, ou rester. Choix difficile car il est souvent définitif.

Nasim Marashi dresse le portrait d'une génération qui a connu une révolution avortée. Une génération qui doit faire avec ses rêves et ses désillusions. Une chronique du désenchantement tout autant qu'une critique implicite du régime.

Dany

Celle qui plante les arbres **Wangari Maathai,**

Ce livre est un récit autobiographique dont le titre original *Unbowed : A Memoir* peut être traduit « Insoumise : une mémoire ». Il a été publié en anglais du Kenya en 2006 puis traduit en français et édité aux éditions Héloïse d'Ormesson en 2007.

Comme le texte qui suit tente d'en rendre compte, le récit est construit chronologiquement et nous permet d'appréhender tous les temps forts de la vie de l'autrice. Descriptif, il met en lumière le destin d'une jeune fille puis d'une femme qui échappe à un déterminisme social, mais sans toutefois oublier ses racines. Analytique, il pointe les difficultés d'une nation nouvelle à s'émanciper. C'est l'histoire de la vie d'une femme battante qui ne baisse jamais les bras.

Qui est Wangari Maathai ?

Elle naît en avril 1940 dans le village d'Ithiti situé près de la ville de Nyeri, au centre du Kenya, sur les hautes terres dominées par le Mont Kenya. Ses parents sont des paysans de l'ethnie Kikuyu, l'une des quarante-deux du pays. Comme elle l'écrira plus tard : ils « cultivaient un petit lopin de terre et élevaient quelques vaches, chèvres et moutons ». Son père est polygame, aussi c'est surtout auprès de sa mère que la petite fille participe aux travaux des champs. Au-delà de sa contribution aux tâches agricoles, elle manifeste une grande passion pour la nature et déjà mesure le rôle salvateur des arbres pour la fixation des sols lors des périodes de fortes pluies.

Parmi les membres de la fratrie, son frère aîné Nderitu qui suit des études au collège convainc sa mère d'inscrire Wangari à l'école. Elle y découvre les mathématiques, l'anglais et le swahili, langue parlée dans l'Afrique de l'Est. Puis c'est la séparation de ses proches car elle rejoint le collège Ste Cécile près de Nyeri avant d'intégrer le lycée Loret-Limuru de Nairobi où elle obtient un baccalauréat en biologie en 1959.

Rappelons que le Kenya est une colonie britannique depuis 1890 et que c'est en 1960 que s'amorce le processus d'indépendance qui aboutira le 12 décembre 1963.

Dans ce contexte, le futur nouvel état a besoin de former des cadres autochtones et c'est ainsi que la brillante élève Wangari bénéficie d'une bourse et comme des centaines de jeunes diplômés kenyans, elle peut alors rejoindre les États-Unis. Ses études la conduiront du Texas à la Pennsylvanie puis en Allemagne avant d'intégrer l'université de Nairobi où, en 1971, elle est la première femme à obtenir un doctorat en médecine vétérinaire.

Wangari Maathai, enseignante et militante écologiste et féministe.

C'est une battante qui, en qualité d'enseignante puis de professeur (1977), œuvre à l'université pour l'égalité femmes-hommes notamment en matière de salaire.

Soutien de son mari qui est candidat à la députation, elle mesurera plus tard, une fois ce dernier élu, combien les représentations sociologiques traditionnelles perdurent jusqu'à divorcer.

Ses travaux de recherche sur le terrain confirment les observations de la petite Wangari, constats accentués par la déforestation occasionnée par les plantations d'arbres à thé d'abord décidées par les colons anglais puis poursuivies par le nouveau gouvernement kenyan. Cette déforestation massive entraîne l'érosion des sols, charge de boue les rivières et porte atteinte à la santé des populations comme des troupeaux.

Engagée au sein du conseil national des femmes du Kenya (NCWK), elle dénonce la situation des femmes des régions rurales qui souffrent du manque de d'eau, de bois et de ressources alimentaires. Avec l'aide du conseil national des femmes du Kenya, elle participe à la création du mouvement de la ceinture verte (Green Belt Mouvement) qui se fixe pour objectif de mobiliser les femmes afin de planter des arbres. Le démarrage est lent, marqué par des temps forts comme les sept premiers arbres pour la journée de la Terre plantés dans un parc de Nairobi, jusqu'à ce que le Fonds de développement des Nations unies accorde une subvention.

Wangari Maathal, de la militante écologiste à la battante démocrate.

Comme nous l'avons déjà évoqué à propos des choix économiques en matière de culture extensive du thé, l'indépendance ne signifie pas l'abandon par les nouveaux dirigeants des pratiques des gouvernements coloniaux tant pour les questions d'environnement que de démocratie, les deux étant d'ailleurs souvent liés. Ainsi, dans la capitale Nairobi, la municipalité soutenue par le président Daniel Arap Moi avait décidé unilatéralement d'amputer le parc Uhuru d'un vaste espace pour y construire une tour alors que ce parc constitue le véritable poumon vert d'une ville dont la population est passée en trente ans de 500 000 à 3 millions d'habitants. Il faudra trois ans de bataille et bien des menaces vis-à-vis de notre héroïne pour voir ce projet abandonné. Mais le répit est de courte durée car l'infatigable Wangari, militante du Forum pour le rétablissement de la démocratie est poursuivie, arrêtée et jetée en prison, lieu d'où elle pourra sortir grâce à la pression des soutiens étrangers qui reconnaissent son investissement pour la ceinture verte.

Wangari Maathal, la reconnaissance de ses compétences et sa distinction par le jury Nobel

En 2002, après l'élection du nouveau président du Kenya, Mwai Kibaki, elle est élue députée et crée l'année suivante le parti écologiste Mazingira au sein duquel elle militera pour l'amélioration de la gestion des ressources naturelles afin lutter contre la pauvreté.

En 2004, c'est la première femme africaine à recevoir le prix Nobel de la paix. Comme elle le déclarera : *« je suis très fière et à mes yeux, il n'y a pas que moi qu'on récompense, j'ai le sentiment que le monde récompense notre travail, car à travers moi, c'est l'Afrique que le monde récompense et c'est la femme africaine qu'on récompense. »*

Elle poursuit infatigablement sa mission et parcourt de monde en intervenant par de nombreuses conférences.

Elle meurt en 2011 et symboliquement demande à être incinérée dans un cercueil fait de lianes et de bambous, cela afin que l'on ne détruise plus d'arbres.

Son héritage perdure, le mouvement de la ceinture verte qui avait contribué à créer des pépinières se développe et les valeurs qui sous-tendent son engagement animent de nombreuses équipes dans le monde entier.

Michel

Stardust

Leonora Miano

Léonora Miano est née au Cameroun et vit actuellement au Togo. Elle défend l'identité afropéenne (Européen d'ascendance africaine subsaharienne). Ce mot-valise a été inventé par le groupe de musique rock Talking Heads selon Leonora Miano.

Cela signifie qu'elle est partagée entre ses racines africaines et son éducation européenne.

Sa première œuvre « L'intérieur la nuit » reçoit un bon accueil de la critique francophone. Elle reçoit 6 prix et le magazine « Lire » le qualifie de meilleur premier roman en 2005.

Son second roman « Contour du jour qui vient » publié en 2008 reçoit le prix Goncourt des lycéens.

En 2013, elle obtient le prix Fémina pour « La saison de l'ombre », qui raconte la traite des noirs.

Elle cherche à « déconstruire l'homme blanc » et à travers ses romans, ses pièces de théâtre et ses essais, se penche sur l'histoire de l'esclavage et de la colonisation.

« Stardust » est un essai très personnel. Il raconte son intime. Écrit il y a plus de vingt ans, elle nous fait partager une période de vie extrêmement difficile : jeune maman de 23 ans, abandonnée par le père de sa fille, elle est accueillie dans un centre de réinsertion et d'hébergement du 19^{ème} arrondissement à Paris.

Elle y décrit toutes les formes de violence qu'elle y rencontre : celle de l'abandon du père de l'enfant, celle de la pauvreté, celle de la maladie psychique et celle de son mal-être. Sans l'amour pour son bébé, sa passion pour la littérature et les échanges de lettres avec sa grand-mère restée au Cameroun, Léonora Miano se serait, dit-elle, suicidée.

Les mots, soigneusement choisis, l'écriture incisive, les phrases courtes, sans fioritures, l'aident à décrire sa douleur pour mieux la supporter.

Au fil des interviews qu'elle a pu donner suite à la publication de cet essai, Léonora Miano dévoile comment sa relation à l'écriture l'a sauvée de son envie de mettre fin à ses jours.

Ce témoignage, si touchant, montre à quel point l'écrit est un exutoire, un moyen de laisser s'échapper ses émotions, les plus intenses, en leur permettant d'exister par le corps donné.

Comme elle l'écrit d'ailleurs en avant-propos, « *à l'origine, le roman était écrit à la deuxième personne du pluriel, ce qui en faisait une adresse résonnant trop puissamment à mes oreilles pour remplir la fonction libératrice que j'en attendais. La troisième personne du singulier éloigne les périls d'une traversée de sa propre infortune. La parole peut échouer à libérer, sa puissance performative recréant le malheur.* »

Incroyable maturité de cette toute jeune fille qui va se battre pour sortir de cette condition, poursuivre ses études et construire pour sa fille et elle-même, une vie digne.

J'ai beaucoup aimé le rythme de la langue. Ces phrases, courtes, claquent comme la violence qu'elle subit.

Lorsqu'on écoute Léonora Miano en interview, on est frappé par son phrasé. Sa voix est grave, affirmée et son rythme lent. Elle détache chaque mot du précédent et cette musique s'apparente à celle d'une berceuse.

La lecture de ce livre est comme une histoire, racontée par son auteur, qu'elle pourrait murmurer à notre oreille, le soir, avant de nous endormir en nous laissant espérer que la vie n'est pas un conte de fée mais que chacun porte, au fond de soi, la capacité de s'extraire de toute situation, si douloureuse soit-elle.

Bénédicte

LA VIE HEUREUSE
David FOENKINOS
éditions Gallimard 2024

Eric Kherson, quadragénaire sympathique et discret, bonne situation financière, couple séparé et père démissionnaire, se laisse happer par Amélie, une ancienne condisciple de son lycée qui l'intègre dans son équipe ministérielle. C'est une belle promotion sociale mais Eric traîne un malaise profond depuis ses quinze ans, culpabilisé par sa mère qui l'a impliqué dans la mort accidentelle de son père.

Il accompagne Amélie à Séoul pour proposer aux Coréens une implantation industrielle à Mulhouse. Dès la rencontre, il fait un puissant malaise.(stress, pressions sociétales diverses, covid, paternité, tout s'embrouille) et le lendemain après son breakfast, oubliant le R.V. prévu, il est fasciné par la vitrine de « Happy Live ». Il entre et apprend que la Corée du Sud, au quatrième rang de suicide au monde, favorise la mise en scène d'enterrements virtuels dont le rituel a des effets apaisants sur les déprimés. Il entre et obtient de vivre SA cérémonie mortuaire. Il en sort régénéré et de retour en France poursuit dans cette voie.

Page 123: *« En continuant sa recherche, il croisa de nombreux mythes mortuaires. Il fut frappé de découvrir qu'au Mexique la fête des morts prenait quasiment figure de carnaval, avec des squelettes colorés, et des cadeaux offerts aux personnes disparus. Il y avait là comme une obsession de gommer la frontière entre le réel et l'au-delà. »*

Mythe d'Isis et Osiris, Jésus ressuscitant Lazare, le phénix qui renaît de ses cendres et la fleur japonaise «lycoris radiata», la fleur de l'au-delà qui pousse le long du chemin menant à la réincarnation.

Il a trouvé le nom de l'entreprise mortuaire qu'il va créer. Ce sera LYCORIS. Et ça marche...

Le sujet n'est pas macabre, même parfois assez cocasse ; à tiroirs labyrinthiques comme dans « Le mystère Henri Pick » mais moins jubilatoire.

Roselyne

Fabriquer une Femme Marie Darrieussecq

Il s'agit du vingtième livre de l'autrice, après par exemple « Truismes » en 1996, « Clèves » en 2011, « La mer à l'Envers en 2019 » ou « Il faut beaucoup aimer les Hommes » qui a obtenu le prix Medecis en 2013 et qui a été présenté à Katulu.

L'autrice est normalienne, agrégée de lettres et titulaire d'un doctorat mais aussi contemporaine d'autres célèbres autrices Despentès ou Angot ou notre propre contemporaine !!!

Ce livre a obtenu une couverture critique élogieuse à l'émission « Le masque et La plume » ainsi qu'à « La Grande Librairie ». C'est pourtant la curiosité d'une lecture comparative avec ma première découverte de l'autrice en 2013 qui m'a invitée à cette nouvelle rencontre

Je constate dès l'abord une répétition des choix des lieux du récit. Le lecteur retrouve ainsi le village imaginaire de Clèves ou les paysages basques chers à l'autrice, de même, les personnages tels que Solange réapparaissent.

Ceci introduit donc une certaine complicité ou familiarité entre la narratrice et son lecteur.

Fabriquer une Femme, autant le signifier tout de suite a gagné toute ma sympathie. La lecture est agréable, facile, un livre qui se dévore aisément.

Le sujet est cependant banal, l'histoire de deux destins de femme, deux amies Rose et Solange. Une histoire d'évolution de l'adolescence à l'âge adulte. Avec des variations savoureuses sur les expériences sexuelles et ses ratages ou ses grands moments douloureux (l'accouchement) qui nous sont ici racontés.

Il s'agit donc d'un roman d'apprentissage, le sujet étant : la fabrique d'une Femme.

M. Darrieussecq nous offre une Ode à la Femme, dans ses questionnements, ses choix. Les deux portraits en miroir de ses héroïnes qui se façonnent avec le temps tout en carambouilles, de bric et de broc sont touchants.

L'une Rose est plus conventionnelle, milieu bourgeois, un peu plus sage en société, bonne petite étudiante assez fidèle en amour, l'autre, milieu plus modeste s'émancipe et tente l'aventure loin de ses racines et connaît de fausses gloires et de grandes misères.

Rose pense « *il faut vivre avec la vie telle qu'elle est, non pas telle qu'on la voudrait* ».

Solange elle, veut « *fumer, champagne, danser, se nourrir d'air* » soit s'abreuver de bulles mais manger au prisu ! « *le maquillage, elle le fauche. Le métro, elle gruge. Le cinéma elle se faufile. Le théâtre elle fait la queue pour le poulailler à cinq francs* ».

Le roman se décline sans paragraphe, selon 3 chapitres : d'Après Rose, Selon Solange, et Ensemble.

Donc, sujet banal, composition simple et pourtant le récit s'incarne dans un fond historique très dense et bien reconstitué. Nous sommes dans les années 70-80, post guerre d'Algérie, chute du mur de Berlin, morts en Serbie, au Rwanda, années sida et cancer. Solange nous dit à ce sujet « *les anges sont à la mode, la mort les emporte et leurs ailes battent parmi nous. Les urnes chaudes sortent tous les jours du Père Lachaise* ».

Le monde de Solange c'est celui de tous les dangers : Homo, Hémophiles, Héroïnomanes et Haïtiens.

Le dressage de nos deux héroïnes n'est donc pas sans violence. La description même de l'accouchement à 15ans dans ces temps où la pilule ne s'adressait qu'aux jeunes filles averties et où l'avortement n'était pas autorisé reste marquant. Le roman évoque tout de même le sort de trois très jeunes filles -mères

L'occasion pour l'autrice d'être une messagère féministe, une voix « me-too » avant gardiste car son propos aborde, à travers sa réflexion sur la Femme, le procès en creux d'un certain sexisme, elle dénonce une sexualité fondée sur un système de domination. Les portraits de Raphaël, Jean-Marc dit Marcos, de Brice compagnon de « fight » en disent assez longs sur certaines attitudes « provoc » ou fortes en gueule. Ou même d'une cruauté froide celle de Kouhouesso pour Solange qui voit s'effondrer son rêve de cinéma sans une parole. Dès son roman de 2013 l'autrice avait défini Solange comme une femme « soumission et attente ». Ici c'est la chute, avec peut-être la force de se relever. L'autrice plus mûre revisite ses thèmes et acteurs pour approfondir sa pensée sur le couple, la femme, l'homme.

Le sujet reste ainsi frappé de réalisme en reproduisant à la fois une vérité âpre au niveau historique, sociologique mais aussi en s'accompagnant d'une bande artistique sonore familière, réconfortante, on entend Barbara, les Stones, Björk, on rencontre Robbie Williams, Isabelle Huppert. Ceci me conduit à signaler l'extrême habileté et virtuosité de Marie Darrieussecq dans l'usage des outils de l'écriture.

Elle emprunte tour à tour les secrets de ses auteurs contemporains telle Annie Ernaux dans « Les Années » en se servant d'un décor sonore très typique. Elle illustre les théories féministes de Beauvoir.

Elle manie l'art Flaubertien dans la grâce de la description de l'ennui en province, et l'intelligence de Balzac dans l'invention de la saga ; les retrouvailles d'un héros, dans l'acuité de l'analyse d'une société, la description d'un lieu symptomatique d'une époque, les bains douches à Paris, pour appuyer sur le drame sida. La province ici sera Clèves, la forêt des Landes et ses rangées de pins.

Le rêve sera « la montée à Bordeaux » ou à Paris, ou Londres, ou Los Angeles.

Le style de l'autrice est la grande réussite de ce roman.

Un florilège de tons, descriptions, dialogues. Un mélange de langues étrangères anglais, espagnol. Des sons musicaux contrastés, les Doors ou une chanteuse française. Poésie classique ou rap. Rythme lent ou pressé, raccourci ou dilué. Fluide et empathique pour évoquer Rose, celle qui est sur terre pour prendre soin, qui a un talent de guérisseuse et dont « *la force c'est donner de la force* ».

Un style en ruptures avec Solange où le gouffre nous menace avec un malaise communicatif mais où surgit tout de même la poésie de la terre qui nous prend même « *dans l'alcool et cette ville si profondément sombre* ».

Le village même avec sa poussière reste le lit refuge, le lit maison, il apporte une douceur dans ce récit. Lorsque l'autrice écorche certains archétypes masculins elle corrige avec gentillesse et subtilité, on sourit des ratages sexuels, le portrait à retenir est peut-être celui de ce « Christian » qui se bonifie avec le temps.

Le paysage familial à l'autrice accompagne avec bienveillance ses deux héroïnes. Elle ne tranche pas vraiment entre elles deux. Ce livre rouvre les portes sur nos premières fois. Nos amours furtives ou fidèles. Nos questionnements inassouvis sur le sens de nos vies et ses choix difficiles à faire. Cette part de déterminisme familial, de hasards qui nous ramènent toujours à notre condition d'Homme fragile et puissante à la fois comme les racines de notre village à accepter et à habiter chacun à notre manière.

Il reste ici toujours une possibilité de couple, une amitié fidèle « *Solange regardait Rose et Rose regardait Solange* » même si Solange avoue « *je déborde de choses à te dire et je ne m'en souviens que quand tu n'es plus là* ».

Ces sensations banales, incertaines touchent à une vérité universelle et sublime un ton sincère et simple qui émeut et font de ce roman une réussite, un plaisir de lecture.

Le salon de massage Mazarine Pingeot

Éditeur: Miallet-Barrault

L'Autrice née à Avignon le 18 décembre 1974, fille de Anne Pingeot et François Mitterrand, épouse de Didier Le Bret. D'un précédent mariage avec le scénariste Ulad Mohan elle a eu trois enfants.

Agrégée de Philosophie, enseigne à Paris VIII et sciences Po-Paris. Autrice de nombreux romans.

« Le salon de massage », publié en 2023, est son quinzième roman et raconte la crise existentielle de Souheila, jeune institutrice de 24 ans, récemment mutée à Paris.

Sa vie routinière avec un charmant garçon, Bruno, que lui envient toutes ses amies, lui semble vide de sens. Cadre supérieur, même âge, amoureux et tendre, il lui offre un vivre-ensemble dans son trois pièces intra-muros. Ils aiment les sorties amicales ou simplement les dialogues de fin journée autour d'un verre de vin. Rien ne semble lui manquer et pourtant, un grand flou persistant la mène à des errances à travers la ville. Un soir, en sortant du travail, elle pousse la porte d'un salon de massage. Elle prend un abonnement de 10 séances, 500 €, une folie dont elle ne parle pas à son copain. C'est son jardin secret (page 29-30).

Hélas! Scandale imprévu ! On découvre que les massages sont filmés et les images revendues sur des sites érotiques. Les clientes du salon se rassemblent en association de défense des droits des femmes à disposer de leur corps.

Souheila sollicitée accepte de se joindre au mouvement. Elle rencontre au cours des premières réunions des femmes d'âges et de personnalités très variés puis s'en éloigne devant le virage politisé que tentent certaines adhérentes. Elle prend ses distances, se cognant comme un papillon de nuit dans une lumière trop vive. Elle fuit même la tendresse et les attentions de Bruno, sans aller jusqu'à la rupture. Pourtant elle cherche un appartement et demande une nouvelle affectation. Une adhérente sympathique, agent immobilier, veut l'aider et lui propose de discuter avec son mari qui est psychiatre afin de clarifier son rapport avec l'association. C'est Paul...

Paul est-il un nouvel amour ?

Troublée, Souheila fuit chez sa mère où elle apprend le décès de sa grand-mère paternelle, au Maroc - la mère de ce père militaire tué en mission lorsqu'elle avait huit ans.

C'est un électro-choc.

Pour accepter ces deuils qui la trouble, elle part au Maroc, en quête de ses racines, chercher le grain de sable, le non-dit, le viol de l'aïeule à l'origine d'un silence destructeur. Dans l'accueil affectueux du milieu marocain qui fut l'environnement de son père, elle comprend et enfin apaisée rentre en France. Sur le chemin du retour, passant devant un hammam, elle suit son impulsion (pages 315-316)...

Roselyne

L'Enragé

Sorj Chalendon

Sorj ou Georges est né le 16 Mai 1952 à Tunis. En 1973, il exerce la profession de journaliste au sein du quotidien français *Libération* qu'il a contribué à créer.

Il a quitté sa maison à Lyon, où son père, dérangé psychologiquement le terrorise depuis sa petite enfance : cf « Profession du père », roman autobiographique sorti en 2015. Il l'effrayait par des menaces permanentes de le faire enfermer dans une maison de correction s'il n'était pas « sage » !!! Son objectif depuis longtemps était d'écrire sur ces centres de rééducation pour révéler le fait que les enfants internés étaient des petits malheureux qui avaient faim et qui disaient :

« *Que savez-vous de la faim, Messieurs de la Justice ? Et du froid. Savez-vous la honte d'un pantalon troué ? Savez-vous la douleur des nuits sans parents* » ou « *personne n'en sais rien* ». Ils étaient abandonnés par leur famille, des victimes avant tout !

Les gardiens, violents étaient d'anciens soldats de la guerre 14 qui considéraient ces enfants comme les « boches » à mater : « *Notre troupe de vauriens semble une armée vaincue* ».

Il obtient : le Prix Médicis avec « Une promesse »

Prix Albert Londres en 1988 pour sa carrière journalistique

En août 2023 il fait paraître « L'Enragé » que je vous présente ici.

Ce roman est écrit par un homme victime très longtemps d'injustices donc il est sensible à la cruauté dont souffrent de jeunes enfants enfermés à Belle-Isle-en-mer dans une maison de Correction effrayante ! Je vois deux thèmes dans ce roman :

la 1^{ère} partie décrit les conditions de vie abominables pour Jules Bonneau dit « La Teigne » dans cet établissement appelé « la colonie de Haute Boulogne ».

la seconde est l'embellie pour le jeune enfant : Jules Bonneau rencontre enfin la tendresse, la poésie et la confiance.

1- Belle-Ile-en-Mer: Colonie Pénitentiaire puis Institution Publique d'éducation Surveillée.

L'auteur apprend en 1977 que ce Centre allait fermer ses portes. Depuis longtemps il pensait douloureusement à ces enfants enfermés. Il faisait un lien avec les terribles menaces de son père et leur terrible condition. Il se renseigne à travers la presse locale pour écrire un livre sur cette maison de correction. Ce centre était d'une violence inouïe pour les enfants qui à leur tour devenaient des vicieux, des petits monstres. Excepté un enfant doux, Camille Loiseau, son crime : avoir été abandonné par ses parents à l'âge de 12 jours devant la cathédrale !

Dans la journée ils participaient aux travaux des champs ou aidaient les pêcheurs « *main-d'œuvre gratuite* ». Impossible de s'évader : je cite « *l'océan, leur gardien le plus cruel* » les emprisonnait davantage : « *prisonniers d'une île* » !

Le traitement imposé à ces jeunes était odieux :

« *Ils veulent nous instruire, nous ramener au bien, pour nous inculquer le sentiment de l'honneur, ils nous redressent à coups de triques et de talons boueux (...) ils nous malaxent, nous brisent, nous pétrissent comme de la pâte* ».

Et après, ce traitement « à la dure » fait des enfants insensibles, cruels « *Je n'ai pas droit aux sentiments* » dit Jules « *pour survivre ici, il faut être en granit* » « *pas une plainte, pas une larme, pas un cri et aucun regret* ».

Le soir du 27 Août 1934, pour un bout de fromage avalé un peu trop tôt lors du repas du soir, cinquante six enfants se sont révoltés et se sont évanouis dans le village et les alentours du Centre. On offrait 20 francs à l'habitant qui en ramènerait un. Cette révolte galvanise Jules : il dit « *Tout était en train de disparaître. Les insultes, les brimades, les vexations, les humiliations, les coups. Le froid de l'hiver, la brûlure de l'été, l'odeur de nos corps sales, la faim, les punaises, les poux, la gale. Je nettoyait sept ans de baigne à grande eau. A coups de hargne. J'étais enragé. Je respirais. Je vivais* » ou encore « *on ne se sauvait pas, on dansait !* »

Phrases courtes qui traduisent la révolte et le soulagement de la fin du calvaire.

Beaucoup d'habitants se sont dépêchés de retrouver les fugitifs à travers la grève, les grottes. Ils furent tous retrouvés, hormis un seul, le héros : Jules Bonneau. Son échappée fut très pénible pour lui, le froid, la faim, la peur.

2- l'embellie pour Jules Bonneau

Mais la chance pour Jules fut de rencontrer un être humain généreux Renan Kardarn qui lui dit :

« *c'est à ces salauds que j'en veux. Quels salauds ? Tous : Les juges, vos surveillants, les gendarmes, les curés, la presse aux ordres, ces joueurs de quille qui se transforment en justicier* »

Il faut noter l'importance de la presse locale : « l'Ouest Républicain » ou « L'Ouest-Eclair » qui a permis à l'auteur de se renseigner sur le centre Pénitencier avant d'écrire son livre. L'auteur était journaliste, ayant participé à la création de Libération, donc il leur accorde sa confiance. Parfois il leur prête de l'intérêt pour des informations croustillantes dont les lecteurs sont friands !

Peu à peu, entouré par le Patron pêcheur et son épouse et par l'équipage, l'enfant devient confiant et dira « *cette fois j'étais parti sans mon couteau. Je l'avais abandonné sous mon oreiller, comme une colère ancienne. Je n'avais plus peur de mourir, plus aucune raison de tuer* ».

« *Le temps de rejoindre la maison endeuillée, je n'étais plus La Teigne ni un matricule sur une fiche cartonnée, ni un vaurien de Hte Boulogne. En ce jour de septembre 1934 nous étions une famille.* »

Il faut noter la rencontre de l'enfant avec le poète Prévert qui résidant à Belle-Isle , à ce moment là, a écrit un poème sur cet événement honteux !

Je vous laisse découvrir le dénouement de cette histoire émouvante écrite par un homme haïssant l'injustice et passionné par l'histoire de son pays. Une phrase encore pour évoquer l'auteur-poète et l'évolution heureuse de la vie de Jules Bonneau !

« *Je connaissais le rugueux de la drisse, le cri de la misaine qu'on hisse, le poids du filet frétilant qu'on ramène, sa force bouillonnante, sa violence argentée(...) qui achevait de faire de moi un homme* »

Josette J.

Désertter

Mathias Enard

L'auteur né à Niort en 1972 suit une formation à l'École du Louvre puis étudie de l'arabe et du persan à l'Institut des langues orientales.

Sa femme Anna est professeur d'arabe. Sa fille Alia est née en 2003, l'année de la publication de son premier roman « La perfection du tirailleur »

Première publication chez ACTES SUD en 2008 avec « Zone »

Prix Goncourt avec « La boussole » en 2015.

Mathias Enard travaillait à un roman ayant pour sujet l'histoire des Mathématiques.

Les mathématiques et surtout l'algèbre, sont pour lui le summum de l'art poétique !

Lorsque la Russie envahit pour la seconde fois l'Ukraine, il est bouleversé par la brutalité et la violence de cet acte, il décide de mêler en contrepoint des chapitres sur l'exactitude de la science mathématique avec des chapitres sur les aléas et les incertitudes de la guerre.

Il y a donc deux thèmes qui s'enchevêtrent :

D'une part, à Berlin, au bord du lac Wannsee, des mathématiciens venus du monde entier se réunissent pour rendre hommage à Paul Heudeber, un des leurs trop tôt disparu. Son souvenir est entretenu par Maya qui fut sa compagne ; après avoir échappé aux atrocités nazis, ils ont vécu des existences parallèles, l'un en RDA, l'autre en RFA, dans une estime constante dont leur fille Irina fut le lien permanent.

Irina est historienne de Mathématique, depuis les origines de cette science en Mésopotamie jusqu'à nos jours. Alors, en mémoire du couple extravagant que furent ses parents, elle commente les colloques et les événements très hiérarchisés de la commémoration.

D'autre part, au bord de la Méditerranée dans des collines imaginaires, en plein conflit armé, un déserteur jeune, sale, puant la crasse et la sueur fuit des événements terrifiants. Il est rejoint par une jeune femme dont « le fichu » cache des cheveux trop courts et une histoire trop triste. Elle tire la corde de son vieil âne borgne qui porte de maigres trésors de survie. Avec grande méfiance, ils feront équipe, réapprenant le contact humain. Ils veulent atteindre les ruines d'une forteresse au sommet de la montagne et franchir la frontière du pays voisin. Une poignée d'autres errants les rattrapent et les plongent dans l'angoisse.

Comme dans toutes les guerres qui agitent l'Europe après la débâcle hitlérienne, l'histoire est en perpétuel recommencement !

Vaste sujet soutenu par un style narratif remarquable ; tantôt paisible, tantôt haletant en longues phrases ponctuées et interminables comme la misère humaine.

La nature y est protectrice ou terrifiante, à l'image de cette vie conflictuelle. La lecture n'est pas facile et demande beaucoup d'attention et de souplesse d'esprit pour intégrer le double thème et toutes les inter-pénétrations.

Roselyne

Pour illustrer « Désertter » voici le récit haché et fulgurant d'un orage :

« Le soleil a disparu soudain ; la lumière portait des stridences violacées, c'était une lumière d'intérieur, comme si le soir est déjà là, elle a tiré sur la longe, essayé de rassurer l'âne - le tonnerre écrase la terre de sa rage éclatante, interminable, à l'étroit entre les montagnes qu'il semble écarter ; le tonnerre ouvre en roulant l'adret, le tonnerre infini court sous les éclairs, haché, sèche étincelle de géants qui fend les pierres de son craquement - la foudre est tombée tout près, elle sent son odeur d'ozone, sa lumière a aveuglé l'œil borgne de l'âne d'un horrible reflet, les gouttes d'eau sont devenues des filets, des ruisseaux droits, des rideaux opaques de pluie continue, un déluge immédiat dont la force commence à déplacer les cailloux sous les pieds, la pente devient torrent dans le tonnerre qui reprend et roule à nouveau, écrasant l'espoir d'un refuge... coupures de six lignes de la même phrase... le tonnerre ne s'interrompt plus, c'est un canon continu qui fait vibrer la terre, entrecoupé d'arcs électriques formidables tranchant la masse de la pluie »

Catastrophe ordinaire subie par l'homme ordinaire.

PANORAMA

Lilia HASSAINE

Ce titre évoque une vaste étendue, une perspective, un spectacle en voici le récit.

L'action se déroule en 2049-2050. Il s'agit donc d'un roman-fiction et pourtant engagé puisque c'est notre société qui se dessine sous nos yeux. Notre société apparaît en réalité augmentée, zoomée, auscultée, passée au laser.

Panorama raconte une Révolution qui a instauré le quotidien en Mode Transparence.

Un monde où toutes les façades sont en verre. Une société policée (dans les deux sens du terme) y vit. Une société qui a la phobie de la police et qui a sanctuarisé la sécurité et la vigilance à la limite de l'espionnage dit « bienveillant ».

Lilia Hassaine nous transporte ainsi dans une ville zoo, où va se dérouler une enquête policière car contre toute attente une famille entière de trois personnes a disparu !

Les ROGER DUMAS, Miguel le père, Rose la mère, Milo le fils.

Ce récit science-fiction se transforme en roman policier.

L'autrice nous tient en haleine grâce à une énigme bien ficelée et tout en ouvrant un débat avec ses lecteurs.

Dans ce monde où la transparence est érigée en dogme garant de bienveillance et de sécurité l'héroïne Hélène, la commissaire de police, va découvrir un monde où la morale est étouffée, la conscience assourdie, corrompue.

La violence est décuplée faute de liberté. Les enfants sont eux-mêmes déviants, harceleurs et mêmes assassins. Les mœurs sont dissolues, drogues et libertés sexuelles sévissent tandis que les sentiments amoureux sont asphyxiés. Les divorces fleurissent, les célibats sont contrariés et ennuyeux. Mensonges, dissimulations, travestissements et masques assumés et consentis.

Ainsi on apprendra : Olga (la sœur) est Rose, ou Rose est Olga.

Dans ce monde, l'exercice professionnel doit être accompli sans troubler l'ordre général. Corruption à tous les étages pratiquée et assumée sans état d'âme. Lois et Justice au profit d'une seule caste et élite. Communautarisme affiché et accepté par tous. Quartier des pauvres, des moyens, des riches se frôlent sans se fréquenter. Le quartier Paxton ne fréquente pas les Grillons ! On vit en entre soi !

A l'heure des comptes, jusqu'à l'extrême révélation : deux meurtres tout de même ! rien ne bouge !

Après le choc de la vérité, de l'effondrement d'une théorie, tout continue pourtant sans vague ni révolution. Compromis et compromissions sont mis à l'ordre du jour dans le plus parfait mystères des âmes.

Et si « TRANSPARENCE » était en fait une ode à l'invisible, au silence, à tous ces signes et ces images qui échappent au langage et à la rationalité ? Paroles d'Hélène notre héroïne « *Une brèche s'est ouverte dans ma conscience (...) cette nuit j'ai eu le sentiment de renouer avec l'invisible (...) j'ai rêvé d'une forêt. Je marchais dans un tableau de Rose, paysage enchanté où les loups vous surprennent et les ronces vous menacent. (...) la forêt murmurait (...) au bout d'un certain temps des hommes gris sont passés devant moi, ils ont tout arraché. Ils ont rasé mes peurs, ont fait fuir les loups, ont fait taire les hiboux et éclairé les ombres (...) Les hommes en gris avaient tout*

nettoyé, il n'existe aucune plainte, aucun recours contre ceux qui vous condamnent au bonheur.»

Et si l'Homme avait besoin de fictions ? de récits ? de témoignages car nous dit l'auteur « Le monde est romanesque et les livres sont vrais ». La fiction pour lutter contre la banalité, la monotonie, pour souffrir aussi de la liberté ! et surtout ne pas ressembler aux tableaux de HOPPER !

Ce roman est un implacable inventaire de nos maux de société, « too much » parfois tant tout est passé au crible !. Des maisons vivariums, où les livres ont disparu, où les écrans, les réseaux sociaux, les influenceurs ont pris le pouvoir. Un monde numérique sans humanité.

Roman habile, l'intrigue policière est gérée en coup de maître dans un genre modernisé. Une fiction visionnaire où la transparence exalte en fait notre besoin de secrets et questionne notre avenir.

En conclusion Lilia Hassaine nous offre un choc douceâtre, un goût doux amer dans ces quelques vestiges d'humanités et de leurs rémanentes d'âmes encore humaines.

A lire et méditer

Nicole

INHUMAINES
Philippe CLAUDEL
éditions 2017 Stock

Oh la la ! ça décoiffe ! Philippe Claudel dit « je ne me suis pas censuré ».
En effet, en bouts hachés, en phrases brèves, genre échange entre copains, il défile 25 nouvelles grinçantes ironisant sur la méchanceté, les méfaits, les idioties de notre société urbaine et moutonnaire.
Pudibonds et coincés, s'abstenir ! C'est un humour gaulois extrêmement décomplexé.
Pas pour tous les lecteurs.

Exemple dès les premières phrases du chapitre 1: « Plaisir d'offrir ».
« Hier matin j'ai acheté trois hommes. Une toquade. C'est Noël. Ma femme n'aime pas les bijoux. Je ne sais jamais quoi lui offrir. La vendeuse me les a emballés. Ce n'était pas simple. Ils résistaient un peu. Sous le sapin, ils prenaient de la place. Nous n'avons pas attendu minuit. Pourquoi trois? Un pour chaque orifice. Très drôle. Ma femme n'avait pas l'air heureux. Tu sais bien que je ne pratique plus le sexe multiple. J'avais oublié. De cela aussi nous nous sommes lassés. »

Philippe Claudel, né le 2 février 1962, est Lorrain vivant en Lorraine. Professeur, écrivain et cinéaste, c'est une personnalité intéressante. Curieux... à vos recherches !

INTRIGUE A BREGANCON
Adrien GOETZ
éditions Bernard GRASSET 2024

Voilà un livre que l'on peut mettre entre toutes les mains. Dans le style roman policier ayant pour cadre le fort de Brégançon, résidence d'été de nos présidents depuis la décision du Général de Gaulle qui n'y a dormi qu'une nuit.

La description de la région, du voisinage et l'histoire de ce monument sont des raisons de parcourir cet ouvrage pour un moment de curiosité citoyenne. On y voit également le rôle de l'Office des Monuments Français dans l'entretien du patrimoine. Ainsi peut-on lire :

« Les grandes heures du fort de Brégançon ce sont sans conteste les années Pompidou, quand Pierre Soulages jouait à la pétanque, quand la sécurité confisquait sa carabine à Nicky de Saint-Phalle ; pourquoi pas choisir le mobilier moderne des Pompidou, toujours disponible à la réserve, renvoyé à l'entrepôt du temps des Giscard d'Estaing, faire revenir les tables signées Eero Saarinen de l'époque, les fauteuils design ? »

Facile à lire, thèmes variés, un charmant moment de détente offert par Adrien GOETZ, né à Caen en 1966. Historien d'art et maître de conférence à la Sorbonne, directeur de la bibliothèque Marmotan et membre de l'Académie des beaux-arts.

Roselyne

Proust roman familial

Laure Murat

Laure Murat née le 4 juin 1967 à Neuilly-sur-Seine, est Professeur à l'Université de Californie à Los Angeles .

En 2023, elle déclare : « Je n'ai pas d'enfants, je ne suis pas mariée, je vis avec une femme, je suis professeure d'université aux États-Unis, je vote à gauche et je suis féministe.»

Elle s'oriente d'abord vers la psychiatrie, puis vers l'Art, et enfin vers la sexualité. En 2006 elle publie « la loi du genre ».

«Proust roman familial » est publié en septembre 2023, en compétition pour le Goncourt et le Médicis. A obtenu le prix Médicis - essai 2023.

Dans son roman, on distingue trois parties :

1- Liens entre la vie intime et généalogique de l'auteur et la Recherche du Temps perdu de Proust. A travers ses pages l'auteur révèle les liens très forts qui l'unissent à Marcel Proust. Pourquoi ? La littérature proustienne a changé sa vie ! Proust s'est inspiré de sa famille pour écrire La Recherche !

2- La Recherche et les noms

3- Rôle de l'homosexualité entre Proust et l'auteur : elle a compris que ce qu'elle croyait comme particulier, Proust en faisait quelque chose d'universel. Il lui a sauvé la vie et l'a bouleversée ! Il lui a fait découvrir le réel !

1- Lien généalogique de Laure Murat et Proust

Son père, Jérôme Napoléon Murat, est descendant de Murat, beau-frère de Napoléon, qui a fini Roi de Naples. Par sa mère elle est descendante du Duc de Luynes et a vécu dans le Château de Luynes. Son père était passionné par Proust et lui offrait les livres de La Pléiade. Son but fut de montrer que l'analyse de Proust sur l'aristocratie à partir des exemples de sa propre famille pouvait lui permettre de se désaliéner de son milieu. L'autobiographie ne l'intéressait pas et c'est aux Etats Unis qu'avec un banal feuilleton à la télé « Downton Abbey » un déclic se produisit. Le livre qu'elle souhaitait écrire se matérialisait :

« c'était rendre hommage au pouvoir d'émancipation de la littérature à partir d'une lecture située ». Cette lecture située est celle de la Recherche. A travers ce récit elle a pu s'y reconnaître, elle-même, à chaque page. Elle nous dit *« Proust dans ce roman qui n'arrête pas de penser : le temps, le moi, les arts, l'écriture, la jalousie, la phénoménologie à travers ce « je » « du narrateur, (il) nous restitue à nous mêmes »*

Il y a véritablement un « proustige » : fusion de Proust et de prestige ! car le fameux prestige de l'aristocratie qui fait illusion est révélé tel qu'il est par Proust : une coquille vide depuis la Révolution !

De son enfance elle garde peu de détails concrets et explicites mais des impressions. Elle ajoute par rapport à son éducation *« ce qui se transmet vraiment ne s'enseigne pas ».* Tout est rentré, on ne parle jamais de soi, pas d'émotion en public et surtout *« on ne pleure pas comme une domestique »*

« un monde où tout se tient et où tout le monde se tient, voire se maintient ! »

Tout est calculé, maîtrisé, « les inflexions de la voix » en particulier ! « Tel un tableau du grand siècle dont seul le vernis serait demeuré ». Proust a décrit l'Aristocratie, à travers la propre famille de l'auteur puisqu'il fréquentait le salon de l'arrière grand-mère de Laure Murat. Mr et Mme de Guermantes sont en fait l'oncle et la tante de l'auteur !

« Et cette réalité c'est le vide » « C'est un monde de formes vides » Cette aristocratie « n'a plus rien aujourd'hui à offrir que des titres désuets et un bla bla qui s'étiole » dit-elle.

Proust écrit de Mme de Marsantes, sœur du duc de Guermantes : « *Par atavisme son âme est remplie par la frivolité des existences de Cour, avec tout ce qu'elles ont de superficiel et de rigoureux* ».

Cet objet de réflexion pour Proust qu'est l'Aristocratie a permis à l'auteur de mieux se découvrir et mieux se connaître. « *Cette atmosphère enchantée qui a baigné son enfance, ce vernis aristocratique, est une comédie du Pouvoir* » de l'Aristocratie qui ne veut pas mourir supplantée par la Bourgeoisie industrielle et financière. Ce monde oisif vivant de ses rentes a persisté jusqu'à la 2^{ème} guerre mondiale ! Elle a souffert du krach de 1929, « *l'Aristocratie crée en 1932 c'est l'Association d'entraide de la noblesse Française* »

Mais il faut noter que Laure Murat par son père, descend d'une autre Aristocratie : l'Aristocratie d'Empire, issue de Napoléon :

« Joachim Murat, onzième et dernier enfant d'un couple d'aubergistes, finira Maréchal de France et roi de Naples ».

Pourtant ce monde n'est pas très brillant : « *Ce sont les gens de mon monde qui ne lisent rien et ont une ignorance de laquais* ».

« *Pour ténus qu'ils soient, les quelques fils tissés entre Proust et ma famille qu'il s'agisse des Murat ou des Luynes, dessinent un univers où se retrouvent la plupart des ingrédients de la société aristocratique de la Belle époque décrite dans « la Recherche » : les mariages d'argent, les tensions entre noblesse d'Ancien Régime et noblesse d'Empire, les croisements avec « le sang juif » les détours clandestin par Sodome* »

2- La Recherche et les Noms

« *la particularité de Proust étant d'enchâsser des noms inventés à l'intérieur de généalogies réelles* » nous dit Laure Murat

Ce qui rebute dans La Recherche c'est ce grand théâtre avec les multiples personnages de l'Aristocratie, on constate leur présence par centaines. Comment les a-t-il choisis ?

Marjolaine Morin dira dans « Grandeur et décadence de l'Aristocratie chez Marcel Proust : « *le nom aristocratique recouvre une réalité gigogne, où les titres se superposent sans s'exclure, une réalité cachée au monde bourgeois* » Proust va tirer des fameux « noms à tiroirs » additionnant patronymes et titres, surnoms et diminutifs, une espèce d'accordéon ! L'auteur rajoute « Bien plus qu'un accessoire, le nom est au cœur même de la machine romanesque. On assiste à un glissement du nom aux mots, transfert qui fait que Proust est l'auteur de l'Universel. Laure Murat nous dit : « *ce passage des noms aux mots dans la médiatisation du réel devait être au cœur de ma vraie lecture* ».

Le monde de Proust devait être pour elle plus vrai que nature, « *il donnait du sens à la vacuité de la forme aristocratique (...) de l'état gazeux où elle demeurait indéfiniment, Proust la faisait passer d'un coup sous mes yeux à l'état solide* »

Grâce à Proust et à la littérature cette vérité apparaît au grand jour : « *A la recherche du temps perdu est la critique la plus cruelle et la plus subtile de l'aristocratie Française* »

3- Rôle de l'homosexualité entre Proust et l'auteur

Les relations entre Laure Murat et sa mère sont assez inexistantes, pas de tendresse ou de témoignage d'affection : « *l'hétérosexualité, le mariage, la procréation seuls étaient envisageables dans une société qui devait avant tout préserver un système de classes et de races où les avantages de l'aristocratie seraient prolongés comme dans les contrats par tacite reconduction* » « *Sa détestation des gauchistes et des féministes n'était surpassée que par sa haine de l'homosexualité qui confinait à la manie* ». Mais un jour il a bien fallu avouer le crime ! Elle a annoncé à sa mère qu'elle était homosexuelle !

En réponse sa mère lui répondit sèchement : «*Tu incarnes à mes yeux l'échec de toute une éducation morale et spirituelle... pour moi tu es une fille perdue*» et finalement le temps passant, elle a le sentiment d'être sortie d'une lugubre gangue, comme on se défait d'un manteau d'infamie .

« *Cette femme, c'est la mort* » ajoute-t-elle ! Elle ne reverra plus sa famille qui a tenté, en outre de la déshériter.

Quel est le lien entre la Recherche et l'homosexualité ?

Les invertis et les lesbiennes de la Recherche se soumettent tous et toutes sans exception à ce commandement passant leur temps à se cacher et à mentir, à taire leurs amours et à dissimuler leur désir, à trembler d'être démasqué... Après cet aveux on lui a conseillé de rentrer dans son placard !

L'Homosexualité est considérée en France comme une maladie mentale jusqu'en 1990 ! La Recherche est la scène par excellence de cette érotique de la clandestinité !

Autrice et œuvre très intéressantes pour plusieurs raisons :

- l'analyse qu'elle fait de « La Recherche » nous apporte pas mal d'éléments sur la connaissance de Proust, parfois complexe, on le comprend mieux sachant qu'il a joué un grand rôle pour elle : il lui a fait comprendre que ce dont elle souffrait par rapport à sa famille : sa vacuité, l'intolérance, le snobisme était en fait dans la nature même de l'Aristocratie, son acceptation de l'homosexualité et de l'avouer à sa famille. De problèmes particuliers il lui a révélé que ceux-ci étaient universels, il lui a sauvé la vie.
- La lecture de ce livre nous fait découvrir une femme vraie, détachée des « honneurs » ou des biens matériels, sa sincérité sur sa famille, elle n'hésite pas à faire descendre de son piédestal l'Aristocratie : peinture sociale très sévère !
- Enfin sur l'homosexualité qu'elle a affirmé. Elle étudiera des questions de genres et des sexualités. En 2006, elle publie *La Loi du genre*, issue de sa thèse, qui explore la notion de « troisième sexe », et en 2018, consacre le premier livre sur le mouvement MeToo : *Une révolution sexuelle ? Réflexions sur l'après-Weinstein*.

Josette J.

JE ME SOUVIENS DE FALLOUJAH

Feurat ALANI

La bande annonce inscrit blanc sur rouge: « Prix du roman version FEMINA 2023, un roman bouleversant sur la mémoire de la famille retrouvée ». Et c'est vrai !

Ce roman a d'ailleurs obtenu le prix Amerigo Vespucci 2023 à l'unanimité.

La narration est faite par un jeune homme, fils d'émigrés irakiens, qui, en 2019, au pied du lit d'hôpital de son père mourant, questionne tendrement mais avec ténacité sur les raisons profondes qui ont poussé ce père très secret à quitter l'Irak, sa patrie adorée.

L'exil a eu lieu dans les années 1972 lors des purges redoutables du régime Saddam Hussein.

Les dates sont importantes et chapeautent chaque chapitre alternant le récit des deux vies. L'enfance d'Euphrate Ahmed, né à Paris, fait écho à celle de Rani Ahmed, son père né à Falloujah à quarante kilomètres de Bagdad, trente ans auparavant.

Falloujah est une petite cité campagnarde pratiquant une agriculture traditionnelle ainsi que élevage de chevaux, buffles et moutons. Rien de remarquable.

Par contre on rêve au seul nom de Bagdad depuis des temps immémoriaux. Ville circulaire où les jardins verdoyants bordaient le Tigre coulant le long des palais de rêves. Bagdad qui fut la grande ville du monde arabe, capitale des poètes et des philosophes qui se réunissaient dans les cafés et s'affrontaient en sirotant leur thé brûlant et sucré. Bagdad a disparu sous les bombes, minée par les révolutions et les affrontements mondiaux.

« Bagdad était bombardée. Les soirs qui suivirent, nous regardions tous les journaux télévisés. La défense antiaérienne irakienne lacérait la nuit. Des flashes verts, des explosions et les terribles images le lendemain. C'est à partir de cette guerre que mon père recommença à boire. » p.154

Histoire éternelle de l'affrontement des peuples et des idées : communisme, nationalisme et trotskisme! D'abord l'assassinat du jeune roi Fayçal et la prise de pouvoir par le général Abdel Karim Qassem qui met un point final à l'impérialisme et au colonialisme anglais. Puis la montée politique du parti Baas et l'arrivée de Saddam Hussein, avec ses exactions honnies qui susciterent l'ingérence des États-Unis d'Amérique au printemps 2003 - opération renard du désert - Bagdad sous les bombes, Bagdad occupée, l'Irak pressuré par l'occupant après l'arrestation et exécution de Saddam Hussein.

Cette trame historique est *« un canevas blanc sur lequel on fait courir des pinceaux de couleurs, pour un résultat bien loin de la vérité subjective, celle qui nous habitent à l'instant où nous la vivons... »*

Sur ce fond de catastrophes, l'auteur raconte le désarroi du petit Rani à la mort de sa délicieuse et fragile maman, puis la souffrance de son infériorité physique. Son fils Euphrate, né en France, souffre de son statut d'émigré à l'école primaire où ses condisciples ne savent même pas où est l'Irak ! Souffrance fondatrice indéfinissable.

« La mémoire est un mensonge qui marche à côté de la vérité, et les mots n'exposent qu'une représentation des faits... J'ai compris que plutôt que de laisser le temps filer vers le néant, il faut le retenir, l'inscrire dans la mémoire, l'écrire et le parler, en faire peut-être ce qu'il y a de plus beau dans cette existence. Vivre éternellement à travers celui qui se souvient. »

Ce sont les dernières phrases de ce très bel écrit.

Roselyne

L'électricité

Francis Ponge

Nous nous plaçons en rétrovision, à l'époque de Francis Ponge pour évoquer l'électricité, belle invention, qu'il compare à une superbe princesse domestique au teint de cuivre.

Cette intouchable *"ne mord pas comme le faisait la flamme cette sauvage! Elle vous le rappelle par son frémissement ou vous tue"*.

Le lyrisme retombe un peu face à *"l'ampoule impassible"*.

Puis d'autres considérations sur le courant lumineux lui suggèrent une relation entre l'énergie électrique et l'art.

Il dit : *"tout cela a joué dans tous les arts en faveur d'une certaine rhétorique celle de l'étincelle jaillissant entre deux pôles opposés, séparés par un hiatus dans l'expression, seule la suppression du lien logique permettant l'éclatement de l'étincelle."*

C'est, à mon avis, une définition assez intéressante de l'art poétique en particulier.

F.Ponge aborde ensuite la face concrète de son sujet, l'homme inventeur, technicien bardé d'outils, d'instruments, tous extérieurs à sa personne et en constante évolution. Tout en insistant sur la différence de l'homme parmi les êtres vivants, il se garde de glorifier une certaine supériorité, allant jusqu'à comparer l'homme à un rouage *"parfaitement indispensable"* dans l'ordre du monde.

"Peut-être après tout, n'est-il pas bon pour la santé d'un rouage qu'il se figure être le rouage principal ? "

Francis Ponge est l'enfant d'un temps où le progrès triomphant trace la route de l'avenir. *"Tous les réseaux de distribution sont prévus, tous les instruments de la symphonie sont en place. Il en viendra s'ajouter mille autres. Prévoyez seulement dans nos demeures le chemin à PLAISIR de tout cela"....*

Joli conseil assez prophétique Monsieur Ponge!

Mireille